



PIERRE DUCROZET

L'invention des corps

roman



ACTES SUD

*À Julieta,
qui me donne les clefs, et le reste,
à mes parents,
à mon frère.*

I^{er} MOUVEMENT

Il n'y a rien ici ou presque mais il faut pourtant en dire quelque chose. Des baraques seules sous un ciel bas, des chemins qui serpentent vers des amas de pierres. La terre a été pelée par des siècles de soleil. Les gestes ont un temps de retard sur les choses. Les fils électriques s'entortillent autour d'une *taquería* aux relents de porc grillé. Au loin, sur les collines, des plantations de pavot et de marijuana, un village qui porte un nom. Les mots qui pouvaient reformuler le réel se sont englués le long des parois en chaux.

L'un des chemins monte vers l'école normale Isidro Burgos, seule possibilité pour les gosses des montagnes alentour de sortir leurs mains de la terre.

Ayotzinapa, État du Guerrero, à six heures au sud de Mexico DF.

Álvaro est arrivé il y a un mois. Il a pris le bus de la gare routière de Mexico jusqu'à Chilpancingo, puis un mini-camion collectif l'a amené jusqu'ici, le long de ces lacets qu'on ne peut pas emprunter la nuit. Il a marché à pas lents jusqu'à l'école aux murs peints en rouge et noir, il a dépassé les portraits de Zapata et du Che, l'étrange sculpture au centre du patio, est entré dans le hall. Il a parlé

un moment avec le directeur et le personnel de l'école, puis il est redescendu au village chercher une chambre au mois. Un couple d'artisans lui a proposé, pour 1 400 pesos, une piaule au fond de la cour avec eau chaude et wifi, il a dit oui. Quatre jours plus tard, le 30 août, il a commencé à donner des cours d'informatique aux premiers arrivés des villages avoisinants. Álvaro a vu entrer dans la salle au fond de la cour la silhouette trapue d'Aldo Gutiérrez, celles plus fluettes de Jorge Aníbal Mendoza et du Chilango, des gars de dix-huit, dix-neuf ans, aux mains rêches, au regard lointain, des taiseux qui aiment la tequila, le foot et danser la cumbia avec les filles. Ils en ont laissé une quelque part d'ailleurs, avec un enfant pour certains. Álvaro leur apprend à se servir des cinq ordinateurs qu'il a réussi à obtenir, il leur donne des notions de mise en page, leur explique l'architecture d'une machine, un peu de code basique et de navigation sur le web, mais ça ils savent déjà à peu près. Le soir, avant de rentrer, il boit parfois une bière avec ceux qui traînent là. El Cochiloco, notamment, dont la main droite s'élève en silence. Il a un visage rond et un cou puissant de cheval. Álvaro l'aime bien. Il est doué. Il partage avec lui une rage froide et sans nom. Ils échangent quelques mots, écoutent le souffle de leurs cigarettes relâché dans le noir encore chaud, puis Álvaro repart vers le centre d'Ayotzinapa.

El Cochiloco est l'un des cent quarante élèves de deuxième année. Il est né là-haut dans l'État du Guerrero, avec comme seule perspective le sol sec et les pierres. Il a réussi le concours d'entrée, après tout prof c'était mieux que de se cramer les mains ou de s'user la vie sur les chantiers à la ville. Il est

devenu l'un des leaders de l'école, on le suit à l'instinct. Les cours viennent de commencer, les élèves ont passé trois semaines à trimer, bizutage de début d'année, voir qui tient et qui tient pas. L'école normale est un privilège, il faut se montrer à la hauteur. Après, on commence à leur enseigner la critique du pouvoir politique et l'histoire des guérillas. C'est une terre de révolte, par ailleurs rongée par le narcotrafic et par la corruption, comme le pays tout entier. Chaque élève lit les œuvres de Marx, de Kropotkine, les écrits du Che et refait le parcours de Simón Bolívar. El Cochiloco, lui, préfère Augusto Sandino, le révolutionnaire qui libéra le Nicaragua avant d'être assassiné par le dictateur Somoza, dit *el Vampiro*.

Álvaro se sent proche d'eux même s'il n'est pas des leurs. Il est né à Mexico, dans le quartier de la Condesa, un autre monde, rues tranquilles à l'ombre des jacarandas centenaires. Mais toujours là-bas ses gestes l'ont fait se sentir à part. L'obséquiosité et l'indolence de ses compatriotes l'exaspèrent. Il a la peau obscure, d'un noir caramel, comme sa mère, qui a fui Cuba en 1979, il a les yeux verts de son père. Il marche raide dans les rues et on le voit passer. Il a toujours été plus grand que ses camarades, plus élancé, plus sauvage aussi que ces enfants de la bourgeoisie mexicaine, à laquelle ses parents avaient fugacement appartenu. Ces derniers avaient malgré tout eu le temps, avant de perdre leur prestige et la grâce qu'ils avaient à vingt-cinq ans, d'acheter une petite maison rue Yautepec où ils vivent encore. Le passage des jours les a tassés. Le père d'Álvaro enseigne toujours l'anthropologie à l'Université autonome de Mexico, mais il ne lustre plus sa moustache

ni ses mocassins. Personne n'ayant jamais réagi à ses traits d'esprit, il a fini par se taire. Sa mère, elle, rit toujours, mais chaque fois plus près du sol.

Enfant, Álvaro rêve mer d'Acapulco, royaumes perdus dans les Andes, il veut les pirates de la mer de Chine et les chevaux sauvages de Mongolie. Mais vite quelque chose tourne mal. Les murs de l'école sentent fort l'amiante, et rien devant lui n'évoque les splendeurs de la cour impériale ou la jungle bruisante d'Angkor. Il défonce les plus grands que lui au premier regard. On ne l'approche plus du coup, ni garçons ni filles, on a capté. Il est pourtant pas plus pauvre qu'un autre, c'est pas une question de godasses. Le problème c'est tout ce qu'il a devant lui. Il hait le trou abject où on l'a laissé pousser comme une mauvaise herbe. C'est une splendeur pourtant ce garçon à la peau sombre qui marche d'un pas délié, ses longues mains le long du corps. Mais ça bout là-dedans à des températures qu'il faudrait pas. L'embrouille, c'est tout ce qu'il a devant lui. Ici on appelle ça Mexique, mais ça pourrait être le Mozambique ou la Bolivie ce serait pareil. Álvaro se lève tôt et va fumer de l'herbe pure à l'angle du Parque España avant de traîner son jean à l'école d'à côté. Il y a ces filles qui tournent autour de lui, éclat de sa silhouette, fermeté des muscles et les filles qui sont là mais il ne les voit pas, il a quatorze ans et il traverse les choses et les gens, déjà il regarde entre les plis pour voir s'il y a une brèche, un espace où se glisser et se perdre. Il y a une fille quand même qui lui plaît, celle qui ricane un peu moins que ses copines et s'habille en punk mais sans plus. Ils se croisent devant l'école. Ils parlent de musique, de groupes new-yorkais et du film *Y tu mamá también*

qui vient de sortir et qu'ils ont aimé, enfin surtout elle. Peu après, il pose sa main sur son bras et c'est pas délicat, il sait pas faire autrement. Au début elle aime pas. Elle voulait pourtant. Ils semblaient se comprendre. Ils étaient allés marcher dans le centre, lui il souriait pas mais il voulait bien. Ils s'embrassent finalement. C'est pas glorieux mais elle s'y fait. Ça réveille en elle quelque chose d'antérieur au désir, un truc brut et compact comme la peur, et c'est bon. Un soir ils se retrouvent chez elle, sans personne. Elle lui enlève son jean et il passe ses mains sur ses fesses. Il la serre fort contre elle et elle se cabre. Il jouit aussi dans son lit d'adolescente. Puis tout redevient noir et le jour d'après plus rien. Ils se revoient à l'école. Il a pas envie d'aller conter fleurette dans les parcs comme le font les autres morveux de leur âge. Ils se frottent malgré tout encore. Ça devrait suffire ; ça suffit pas.

Son père lui offre un jour un vieux PC qu'il a récupéré à la fac. Tu pourras jouer comme ça. Jouer l'emmerde, il bidouille. La grosse boîte et l'écran sont des champs de bataille. En deux mois il en connaît la structure complète, qu'il déconstruit. Il installe Linux et plonge dans les profondeurs d'Internet. Un monde s'ouvre sous ses pieds.

Il ne va presque plus à l'école. Il falsifie les réponses de ses parents aux mots des professeurs, certifiant qu'il est malade et qu'il a besoin de repos. Il découvre enfin quelque chose à la hauteur de la rage qui bat en lui : le monde radical des hackers, dernier repaire de pirates. Le XXI^e siècle s'invente là, dans cet espace sans limites.

Il maîtrise de mieux en mieux la programmation informatique, bâtit d'immenses architectures.

Il reste des nuits entières fasciné par ce puits sans fond devant lui, suites infinies de 0 et de 1, câbles jaunes rouges bleus, agglomérats d'aluminium, d'âme en cuivre, de silicone et de tresse isolante dans lesquels coule toute l'information du monde ; il se glisse dedans et gicle comme un fluide sur les autoroutes souterraines.

Le soir, ses nerfs se heurtent frontalement à la léthargie de son père et à l'hystérie de sa mère. Ce qu'il voit dans ce salon humide, ce sont deux petits fonctionnaires de la culture au service du savoir et de la sagesse (dont ils ignorent tout), qui pensent encore que les seuls noms de Buñuel et d'Octavio Paz vous sauvent de quoi que ce soit. Ce qui sauve, c'est de savoir utiliser Buñuel et Octavio Paz pour changer sa vie – en tant que tels, ils ne signifient rien de plus qu'une truie ou qu'un boyau.

Dès qu'il peut, après quelques années difficiles à l'école, Álvaro part vivre seul avec l'argent gagné dans les bars du quartier de la Roma. Mais quelque chose en lui dépasse, que ni les marches hystériques dans la ville ni les tonneaux d'alcool ne parviennent à apaiser.

Il descend chaque nuit davantage dans les étranges réserves de mammifères marins du Net. Il rôde principalement sur le forum 4chan, d'où émerge alors un semblant de communauté qui n'en est pas une, et qu'on appelle vite les Anonymous. Álvaro participe, en février 2008, à la grande offensive contre l'Église de scientologie. Les geeks et les trolls, portés par un éclat de rire noir, sortent pour la première fois dans la rue, comme les militants politiques dont ils haïssent pourtant la *bonne volonté*, se réunissant sur des places du monde entier, à New York, Berlin,

Tokyo, Brighton et Mexico, où deux mille personnes, dont Álvaro, se tiennent longtemps debout dans la fraîcheur de l'Alameda Central, un masque de Guy Fawkes sur le visage. Ces milliers de sourires effrayants et frondeurs viennent et reviennent sur les écrans dans une répétition envoûtante. Álvaro participe ensuite au pilonnage de la scientologie, envois de commandes non payées, harcèlement téléphonique, intimidations variées, pour essayer d'user la résistance réputée infinie de ces *manipulateurs d'âmes faibles*. Il poursuit ses errances dans les sous-mondes. Ses potes de l'université, où il ne se rend plus, l'appellent parfois pour aller prendre un verre à une des terrasses de la Roma mais Álvaro ne vient pas, les rues de Mexico envahies par les eucalyptus et les belombras ne l'intéressent plus.

Il discute un soir, sur 4chan, avec un certain BamX. Ils s'y sont déjà croisés plusieurs fois, le type n'a pas l'air beaucoup plus fêlé que les autres. On peut se voir? J'ai un truc à te proposer. Non, écrit Álvaro, qui a d'autres choses à foutre. Le type insiste. C'est pas des craques. Un boulot, un vrai truc. On peut pas en parler ici. Où tu veux, je paie la bière. OK, il dit OK. Et c'est un grand légume à Nike blanches qui vient s'asseoir sur la chaise en bois en face d'Álvaro deux jours plus tard dans un bar bruyant du centre, le Salón Corona. Après les maigres politesses d'usage :

— Je travaille en ce moment pour López Obrador, le candidat du Partido de la Revolución Democrática. Son équipe média a été informée – va savoir comment, ce sont des branques – qu'Andrés Sepulveda (tu dois le connaître, le type a l'habitude de hacker les élections dans toute l'Amérique latine)

bosse pour le Partido Revolucionario Institucional et leur candidat Enrique Peña Nieto. On ne sait pas exactement ce que son équipe a fait, mais en gros ils manipulent les réseaux sociaux en créant des milliers de faux profils pour faire monter les articles et tout ce qui concerne leur candidat à la présidence.

— Pas compliqué.

— Ouais. C'est pour ça qu'on va faire la même chose.

Álvaro a regardé le visage en fer à repasser du type.

— Ça me semble une bonne idée. Mais comptez pas sur moi, je bosse pas pour les partis.

— Moi aussi j'avais dit ça.

Il y a eu une autre bière ambrée, et puis Álvaro a redescendu la rue Ignacio Allende jusqu'à chez lui.

Une semaine plus tard, devant le deuxième refus de son chèque par le proprio de son appart pour insolvabilité, il envoie un message à BamX.

Álvaro met en place, en quatre jours, un système équivalent de faux profils sur Twitter et Facebook qu'il bourre de liens vers des sites d'infos et des articles sur López Obrador (souvent créés eux aussi de toutes pièces). Il ne s'en tient pas là et lance une armée de trolls aux trousseaux du parti adverse, le PRI, saturant leurs serveurs, soulevant des scandales passés, détruisant leur stratégie de communication. Il s'infiltré par ailleurs dans leur système interne avec une affolante facilité, ravageant la moitié de leurs contacts et de leurs archives.

— C'est qui ce p'tit génie? demande le candidat López Obrador à son assistant, qui lui répond.

Mais la bande de Sepulveda, qui a déjà trafiqué des élections en Colombie, au Nicaragua, Panama, Venezuela, Guatemala, Costa Rica, Honduras et

au Salvador, est forte d'une dizaine d'hommes, qui contre-attaquent. Álvaro aurait besoin de renforts, mais López Obrador refuse, tu t'en sors à merveille continue. Il travaille une semaine jour et nuit pour tenter de renverser la vapeur, mais quand il se réveille ce matin-là, épuisé devant son café au lait, dégoûté par ses propres mains capables de se livrer à de si viles manœuvres, il se lève, appelle BamX et lui dit j'me casse, vous vous démerdez. Vingt jours plus tard, le 1^{er} juillet 2012, le candidat du PRI, Peña Nieto, remporte l'élection présidentielle, levant les bras devant la foule réunie sur le Zócalo, sourire huileux et mèche blanche impeccable.

Usé par la torpeur de la ville infiniment déroulée sous lui, Álvaro se tire. Il se sent coupable de n'avoir jamais rien tenté, ne serait-ce qu'un geste ou un mot, contre la glaise qui enlise son pays, ce mélange boueux de corruption et d'indifférence, de violence et d'effroi, et, doublement coupable sans doute d'avoir, en un sens, lui-même participé à son érosion éthique, comme tous, il offre ses services à différentes écoles normales du Mexique, héritières des préceptes de Zapata et de la Révolution de 1910 dans leur volonté d'offrir aux fils de paysans un savoir et un avenir. L'école d'Oaxaca lui dit oui, il part en septembre.

[...]